

ARAGON

Matisse mon drapeau

(Un fragment inédit d'*Henri Matisse*, roman)





Page précédente :
Henri Matisse. La Danse, 1910.
Musée de l'Ermitage, Léningrad.

Qui donc, mais qui donc enfin, allez-vous me le dire, prétendait qu'il ne se sentait jamais autant français que lorsqu'il se trouvait en terre étrangère ? En tout cas, cette fois-là du moins, ce n'était pas moi, je vous le jure* et cependant, et cependant, tout au bout d'un long couloir obscur, interminable, lorsqu'on eut débarricadé les fenêtres d'une vaste salle qui fleurait un peu le salpêtre, c'est la France qui me sauta au visage. Oui, la France, vous ne me croirez pas (on ne me croit jamais lorsque je suis le plus sincère) ! Mais imaginez cela un peu, imaginez si vous le pouvez l'inimaginable, imaginez donc, braves gens qui m'écoutez ou me lisez (c'est tout un), dans la propre ville de Lénine, dans Léninegrad encore affreusement défigurée par l'Allemand et où, par permission expresse du musée de l'Ermitage¹, en compagnie d'un guide sûr (attendez-moi sous l'orme), oui, après ce labyrinthe noir et ces tunnels humides, voilà d'un seul coup *La Danse* de Matisse

* D'autant que j'aurais mauvaise grâce car, enfin, j'étais chez toi... Oh je sais bien qu'il m'est arrivé de dire mon propre pays *étrange*, mais c'était pendant notre propre nuit, alors que ton pays toujours, lui, me dispensa sans compter sa lumière.

(Note du 6 avril 1963)

* Un humoriste dirait : cinq continents peuplés d'une race unique, la race rouge. Je ne suis pas un humoriste, bien trop timoré pour cela. Toutefois, réconcilier Lénine avec Gustave Aymard...

* Ma joie serait moins pure, j'en conviens, si au lieu de me trouver devant *La Danse* du musée de l'Ermitage (1910), ç'avait été devant la version précédente (de 1909) qui est au musée d'Art moderne de New York. Parce qu'à l'Ermitage, je suis un peu chez moi, d'abord. Et puis, tant pis si ça fait *gauchiste*, j'aime mieux dire merci à Chtchoukine qu'à Nelson A. Rockefeller, qui en 1963 fit cadeau de son tableau au musée new-yorkais. (2 janvier 1970).

qui me sautait à la figure. Ces cinq femmes nues, torsadées dans leur ronde, qui ont l'air de danser sur le globe terrestre comme si, ni plus ni moins, elle étaient les cinq continents* ! Enfin tout de même, il faudrait savoir, va-t-on me dire, si c'était la France ou bien le monde qui me sautait ainsi à la figure sans crier gare ? Je serais bien tenté de lui river son clou à celui qui oserait formuler, moi vivant, une telle objection. Et qui ne verrait pas que c'est la même chose, et qu'il faut commencer par aimer son propre pays (j'allais dire : ses propres tripes, quand la colère m'égare je deviens quelquefois trivial) avant... Mais laissons cela ou plutôt ne le laissons pas. Car peut-être bien que c'étaient là les cinq continents dansant la carmagnole de la peinture, dansant rouge dans la joie pure de l'outremer*, n'empêche que c'était la France qui le disait, puisque c'était Matisse et que. Et que et que. Mais j'ai déjà dit ces choses-là mille et une fois (ô ma Shéhérazade) en d'autres passages de ce *roman* où l'on a vu (où l'on verra si Gallimard lui prête vie et si les petits cochons de la rue Sébastien-Bottin ne le mangent pas en route) déjà Henri Matisse donner ligne et couleur à l'informulé de mes émois. Je songe, bien sûr, à *Matisse-en-France* que j'écrivis en 42. Encore un texte tricolore, me dira-t-on. Ah ! J'aurais voulu vous y voir...

En tout cas, c'était bel et bien la France, là soudain dans les ruines de Leningrad, au fond de ce souterrain qui sentait le pipi de chat. Et j'en pouvais d'autant moins douter, que c'était là la France, méfiant que je suis pour mes propres travers (on répète plutôt le contraire, mais si on se trompait ?) que ce

guide si sûr dont j'ai au passage à peine fait mention se mit tout soudain à parler. Comme un disque posé sur l'électrophone (de mon temps on disait le phono) sans que vous vous en doutiez et voilà il faut l'écouter jusqu'à la fin parce que tout de même mais oui*. Le disque donc déroule ses sillons (si vous saviez comme cela m'agace que je ne puisse entendre le mot «sillons» sans tout de suite penser à *La Marseillaise* !) et bien entendu je l'écoute sans bouger ni pied ni patte* qui sillonne d'abord en russe et puis en français, plus malaisément certes mais comment ne pas apprécier l'honneur que l'on me fait en essayant d'user de ma langue maternelle, comme on dit*. Et que me chante-t-il, ce disque, tandis que je continue à fixer d'un regard amoureux cette *Danse* devant moi qui se noue, se dénoue et se renoue en mouvement perpétuel ? J'en demeure stupide, à croire que c'est ma propre voix (les paroles, je veux dire, pas l'air ni enfin que si je parle moins bien le russe je parle mieux le français), stupide et réjoui en même temps tel le petit chien qui dans ma jeunesse écoutait «la voix de son maître» au pavillon-liseron du gramophone d'une marque connue. Ce n'est en effet pas «la voix de mon maître» que j'entends mais la mienne, la mienne à moi pour parler comme les gens du peuple, la voix montée tout droit de mes entrailles et d'un seul coup lorsque, par les fenêtres rouvertes après quatre ans de ténèbres compactes, le jour gris de Leningrad* a jeté les cinq femmes rouges dans l'insensé outremer de la danse. Cette voix, ma propre voix vous dis-je, prononce ce qu'alors quelque chose en moi a ressenti sans encore pouvoir l'articuler :

* Je m'offre ici (et vous offre) un petit *suspens*, comme on devrait dire si on écoutait Etiemble. Oui, mais Etiemble, il sait bien mal le russe ! (juillet 1968).

* Toujours le *suspens*.

* Ma langue maternelle, alors, ce devrait être la tienne. Mais n'écris-tu pas en français tout comme moi ? Ah ! je ne m'y retrouverai jamais... (Noté le 11 juillet 1959).

* «Avez-vous remarqué, me disait un jour Matisse (en 1942 je pense), comme les couleurs éclatent sous le ciel gris du Pas-de-Calais ? Exactement comme des pierrieres sur une peau terne. Un beau jour cependant, j'en ai eu assez, de la peau terne.» (Rajouté en novembre 1961)

que cette grande toile de près de quatre mètres, incontestablement c'est la France. Et ma joie et ma surprise sont telles que les larmes m'en viennent et que je modifie soudain entre mes dents, comme je n'avais encore jamais osé le faire, un vers que j'ai écrit jadis et pour lequel on s'est si fort gaussé de moi :

Matisse m'a rendu les couleurs de la France².

Et, me mordant les lèvres puisque le disque était fini, je dis simplement : «Merci, Lavrenti.» Ne venait-il pas de me dire que *La Danse*, pour lui, à cause sans doute du ciel outremer et des femmes rouges, c'était le drapeau tricolore, le drapeau de mon pays et qu'il avait toujours pensé que ce drapeau, avec sa façon bien à lui de «mettre toute la gomme» au rouge aussi bien qu'au bleu, c'était un Matisse, c'était Matisse tout craché. Et moi, ravi au fond, je faisais la petite bouche comme celui à qui on offre du caviar pour la seconde fois et je disais : «Oui, mais le blanc, où est le blanc ?», en espérant qu'il saurait me répondre et me tirer moi-même de l'embarras que dissimulait ma petite impertinence. Mais avec la même assurance que Goethe* répondant, le mercredi 20 décembre 1826, vers 8 heures du soir, aux incertitudes d'Eckermann, il me répondit que l'intensité du vermillon heurtée à l'outremer non moins excessif «*créait un besoin de blanc*» (je cite de mémoire). Comme, ajoutait mon guide très précieux, crainte sans doute de se voir mal compris, «*entre un rêve plein de douceur et une réalité sanglante à affronter*» (Rimbaud disait «la réalité rugueuse à étreindre»). J'en convins sur-le-champ : Matisse nous forçait à *fournir le blanc*. A compléter par nous-

* Je peux révéler maintenant, il ne risque plus de me démentir, qu'il critiquait par contre assez sévèrement le rapport des étoiles d'or avec le fond du drapeau soviétique, disant que c'était cela qui donnait l'impression, surtout au cinéma, que les drapeaux rouges étaient en chocolat. (septembre 1968)

même le drapeau de mon pays. Je m'étonnais que la légende de Lavrenti, pourtant haute en couleurs, m'ait caché jusqu'à ce jour de si exceptionnelles dispositions esthétiques. Naïvement, comme je fais toutes choses, je le lui dis*. Sur son visage aux traits pesants et d'ordinaire si fermé, il y avait une lueur heureuse. Et j'eus le sentiment qu'autour de lui, il n'y avait pas grand monde à qui il pût confier de telles émotions. Il reprit la parole. «Camarade de France, tu as cru sans doute que si je t'accompagnais dans ta visite à l'Ermitage, c'était pour mieux te surveiller. Eh bien non, mon Loulou*, détrompe-toi : ce n'était pas pour toi que je venais, c'était pour Matisse !» Et il m'embrassa sur la bouche³.

Alors, confidence pour confidence, je lui fis part de deux images qui, tandis que je l'écoutais me parler de Matisse et du drapeau de France, s'étaient presque simultanément imposées à moi et pour je ne sais quelle raison associaient encore, quoique de manière fort différente, le pays de Lavrenti et le mien (ton pays et le mien, devrais-je dire, ou mieux encore : nos deux pays Elsa). La première image, cette après-midi de juin 1937 où je rentrai de *Ce soir* en annonçant, dès le paillasson, que l'on venait de fusiller Toukhatchevski. Tu étais là, Elsa et quelques amies, deux ou trois, j'ai oublié qui. C'était l'heure du thé. Elles étaient nues, il me semble. Les femmes sont nues quelquefois. Or, entendant la nouvelle, tu t'es mise à danser, entraînant dans la ronde tes amies dévêtues qui riaient de ta joie sans trop savoir, elles, qui c'était, ce Toukhatchevski*. *La Danse*, ces femmes rouges sur fond d'outremer foncé. Lavrenti riait, lui aussi, après avoir entendu ce récit,

* Seul de tous les dirigeants d'alors, on le disait sensible aux femmes. Mais est-ce que cela suffit ? (janvier 1958)

* Même des femmes, je n'ai jamais aimé être appelé ainsi. Ça me rappelle trop ma petite enfance, ce temps du mensonge. Devant Lavrenti, je n'ai pas pipé : depuis quelques années il n'était plus ministre de l'Intérieur mais on ne sait jamais ! (Note du 11 juillet 1959)

* Le pourquoi de la joie d'Elsa ? Elle me l'a dit, ensuite : «Mais enfin, tu te rends compte, un maréchal !» Tu n'aimais pas les militaires, je peux bien te le reprocher (à mi-voix) maintenant ! Alors que nous, les hommes, même tout nus, nous sommes *toujours* des militaires. (Note du 3 janvier 1970)

au point que j'étais tenté de lui demander pourquoi on l'avait fusillé, au fond, Toukhatchevski⁴. Mais après tout, c'était son affaire, pas la mienne. Elsa, en tout cas, dansait. Et si je l'ai vue dansante en de pareilles et nombreuses occasions, curieusement et si riche et si bien dressée que soit ma mémoire, c'est de cette fois-là qu'elle se souvient et qu'elle a conservé l'image. A cause, qui sait, de la joie de ces corps nus dansant dans notre salon. Tu dansais, Elsa, et elles dansaient autour de ta joie et vous vous arrachiez au mur de l'Ermitage pour caracoler encore devant Lavrenti et moi*. Lavrenti riait de bon cœur, à cause de mon histoire, d'Elsa, des filles nues et de Toukhatchevski : il savait, lui, pourquoi il riait.

* Et il me vint brusquement cette idée que la portion de globe sous le pied des danseuses, dans le tableau, avec cet air de calotte polaire, c'était l'URSS avec la Sibérie, si souvent vertes dans les atlas de chez nous. (1963)

Pour Lavrenti j'y suis allé de ma seconde anecdote. Qui l'a fait rire encore plus fort que la première. Pourquoi, je me le demande, allons toujours. Je disais à Lavrenti comment j'avais vu littéralement surgir dans ma mémoire, cependant qu'il me vantait le tricolore de Matisse, la physionomie également tricolore de notre commun ami Ilya Ehrenbourg. Hein quoi comment ? Ilya* tricolore ? Cosmopolite passe encore ! Et pourtant et pourtant... Je le revois comme si c'était hier, quand il est venu nous rejoindre au Bureau du Congrès⁵. Absolument tricolore : la face blême, la joue droite bleue, la joue gauche rouge. J'ai failli lui dire : « Est-ce que je me déguise en drapeau rouge, moi ? » Je me sentais un peu vexé : je n'aime pas (sauf Matisse, bien sûr) qu'on cherche à paraître plus français que moi. Mais ma colère est tombée tout de suite dès qu'Ilya s'est mis à parler, j'ai même dû réprimer une forte envie de rire.

* Ilya : comme Apollinaire aurait aimé ce prénom, je me suis dit souvent !

Tout simplement, il y avait que ce cher Ilya venait de rencontrer devant *La Rotonde*, à Montparnasse, devinez qui ? André Breton. Lequel, se souvenant de propos fort désobligeants à la vérité que ledit Ehrenbourg avait tenus sur les surréalistes, s'étant nommé au préalable, te vous avait claqué de la belle manière la joue gauche et la droite. Un aller et retour, comme il disait. C'est qu'André était un fier claqueur* ! Et si j'en avais douté, les joues d'Ilya m'en auraient fourni un suffisant témoignage. Certes, j'avais rompu avec André depuis trois ans déjà et Ehrenbourg était un *camarade*. Mais je suis ainsi, qu'y puis-je, en écoutant Ilya conter quelle paire de claques il avait récoltée sur les pentes du mont Parnasse (ô irritable espèce des poètes !), d'instinct c'est du côté d'André que je me tenais. Tout en lui donnant tort, puisque Ehrenbourg au Congrès représentait l'URSS et qu'en claquant Ilya André claquait Staline tout de même tout de même !

Sur le chaud de l'instant, j'avoue tout bonnement n'avoir pas pensé à Matisse cette fois-là* et je n'aurais, qui sait, jamais fait le rapprochement si je n'avais entendu Beria en personne déclarer que Matisse aurait pu *signer* le drapeau tricolore. Mais ah quel piètre romancier je fais quand je mets en scène la réalité elle-même ! Je ne vous avais pas dit ? Et vous n'aviez pas deviné ? Que le guide sûr qui m'avait accompagné au musée de l'Ermitage surprendre *La Danse* dans les réserves qui sentaient le pipi de chat, que mon éloquent et docte cicérone, le même que j'entendais glousser : « Ah ! Ilya drapeau tricolore ! » en se tapant sur les cuisses, c'était Lavrenti Beria en personne ? En vérité, en

* Je le vois encore claquant Crevel, Eluard même. Moi, non, Monsieur-Madame, *je n'ai jamais aimé la claquer*. (1968, en mai ou environ)

* Et pourtant, ce *Portrait de la femme de l'artiste*, de 1913, qu'en 1917 nous épinglions André et moi aux murs du « 5^e fiévreux » aurait dû me mettre sur la piste ! Mais André n'a jamais aimé le drapeau tricolore... (Note rajoutée en novembre 1969)

* Ah bien oui mon *suspens* ! Marcel Duhamel me l'avait prédit, que je ne pourrai jamais écrire une *série noire* !

vérité, ami lecteur ami lectrice, de deux choses l'une, ou bien vous n'êtes pas très futé ou bien ou bien il est grand temps que je vous rende mon tablier*.

Ecrit vers la fin d'octobre 1956.

Aragon⁶

1. Avoir Matisse *en réserve*, ça n'est pas rien !
2. Que mon parti me pardonne ! Mais il sait comme moi que de Matisse, comme de Jeanne d'Arc, nous ne pouvons ni ne voulons nous passer...
3. Entre hommes et en Russie, cela ne tire pas à conséquence.
4. Question naïve, le pourquoi (mais je suis un naïf, qu'on s'y fasse ou non et même si je le répète). La raison d'Etat n'a jamais raison, mais elle est la raison d'Etat. Et puis n'a-t-il pas été réhabilité, lui, Toukhatchevski ? Alors, de quoi se plaint-on ? (J'étais un peu jaloux que tu danses *pour lui*.)
5. Le Congrès des Ecrivains pour la Défense de la Culture, en 1935.
6. Pour des raisons qui me paraissent assez futiles, on me presse de déclarer que je suis l'auteur du texte que l'on vient de lire. Or il est évident que j'en suis l'auteur puisque c'est moi qui l'ai écrit. Et signé.

José Pierre